



## PETIT COURRIER DES DAMES,

### JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

#### Modes.

— Rien de saillant dans les modes depuis quelque tems. Tandis que de nouveaux rubans se préparent, que l'on façonne de nouveaux chapeaux et que les toilettes subissent quelques légers changemens, nous signalerons quelques observations sur les costumes d'hommes. Prenant d'abord pour plus juste indication de la mode les ateliers de M. Humann\*, dont la réputation a envahi toute la sphère élégante, nous citerons des habits faits depuis peu de jours et ayant des boutons en métal beaucoup plus grands que ceux de l'hiver. Les plus jolis sont rayés avec damiers basinés. Aux redingotes on adopte les boutons en soie façonnés à raies diagonales et peu bombés.

\* Rue Neuve-des-Petits-Champs, n<sup>o</sup> 83.

— On voit des redingotes qui semblent noires au premier aspect, et ont une couleur indécise qui tient du gris jaunâtre ou du cap de Maure, noir incertain dont les reflets ont l'air glacé. Ces redingotes se doublent en gros de Lyon noir, et ont un collet de velours noir roux.

— Les pantalons sont extrêmement justes, ils tendent sur la jambe en serrant les genoux et les hanches; cette forme va parfaitement aux hommes grands et élancés. Au bois, on voit de jolis négligés; pantalon en drap de fil blanc, redingote fumée de Londres à une seule rangée de boutons, de laquelle sort un gilet de piqué broché et un jabot à petits plis. Habit bronze, pantalon en coutil anglais à mille raies bleues, cravate verte, gants jaunes.

— On continue à porter les redingotes courtes, mais moins courtes cependant que ces petites redingotes anglaises de



l'an passé. Les gilets sont peu longs, formant des plis sur la poitrine, ce qui les empêche généralement de dépasser l'habit à la taille.

— Cette année nous voyons en pantalons de fantaisie les carreaux écossais verts et noirs, petits damiers en laine croisée. Tout ce que nous pourrions citer de plus élevé dans la jeunesse élégante affectionne ces pantalons très-simples d'aspect, et qui sont d'une teinte douce un peu sombre. Les carreaux verts et noirs ne se portent que le matin, c'est-à-dire en négligé, toutefois on peut les mettre avec un habit boutonné; une cravate verte ou puce et un gilet de piqué.

— Les gilets de piqué sont ceux que l'on voit de meilleur goût, en couleur claire et même en couleur foncée comme les étoffes de l'hiver, à dessins de brocard ou petites fleurs semées. De fort jolis ont un fond convert, un fond à mille raies semé d'un petit plain espacé.

— Les cravates écossaises continuent à être portées comme fantaisies. Nous ferons spécialement remarquer les petits carreaux verts et blancs, grenat et blanc, amarante et verts; on les noue en rosette comme un madras. Celles en gros grain, vert, marron ou puce, seront certainement de mode tout l'été.

— Depuis long-tems les hommes avaient adopté les souliers avec les guêtres. Cet été on a introduit les *brodequins*. Ils sont encore rares, mais non pas extraordinaires. Certainement leur excessive commodité les fera généralement apprécier, et un joli pied d'homme en sera fort bien chaussé. On en fait de tout noirs, peau vernie et pruneau; d'autres gris, entièrement en couil, d'autres enfin en couil et peau vernie.

— Une autre fantaisie féminine que les hommes ont choisie sont les mouchoirs de batiste brodée. N'ayant pu prendre la dentelle, ils ont conservé les ourlets à jours; quelques-uns ont abordé la rivière de jours larges d'un doigt. A l'un

des coins on brode en lettres gothiques la lettre initiale du nom de baptême, et à l'autre celle du nom de famille avec la couronne titulaire. Ces mouchoirs ne sont bien qu'autant qu'ils sont de magnifique batiste, et parfaitement brodés. Les lettres doivent être assez grandes.

— Quant aux vignettes, on en porte beaucoup plus que de foulards; ce sont les mêmes que celles des mouchoirs de femme, dont nous avons parlé; petite bordure étroite de dessins réguliers, arabesques, rosaces, mille pois. Une jolie couleur fort distinguée est un amarante grenat, plus vif que le violet, moins pâle que la rose.

— Les chapeaux n'ont rien de neuf. On voit à la ville quelques chapeaux d'osier, qui n'ont été faits que pour la campagne. Ceux que l'on remarque comme nouveaux ont toujours de petits bords et la forme assez élevée.

— Les bottes arrondies, en cuir verni, à hauts talons; les bas unis, extrêmement fins, se voient dans les souliers vernis le matin; bas à coins mats, en fil d'Ecosse ou en coton anglais.

— Les cannes et les cravaches à têtes rondes restent aux mains des jeunes gens élégans; nous avons remarqué néanmoins quelques têtes aplaties et gravées sans saillies.

## L'ENTÊTÉ DE PISE.

Que nous ayons tous une mère commune, et qu'Adam soit notre père, c'est de quoi généralement nous sommes persuadés; aussi notre investigation n'a-t-elle pour objet que les grands parens plus rapprochés de nous; et, chose curieuse, personne n'a encore été désireux de remonter jusqu'à sa première origine; c'est peut-être bien parce qu'elle n'est point incertaine?.... Quoi qu'il en soit, on aime mieux prouver seize quartiers que quelques centaines; et tout ce qu'on demande



au ciel quand on commence à rechercher ses aïeux, c'est de finir par ne plus en trouver, la plus illustre généalogie n'étant complète qu'au moyen d'une *origine perdue*. Efforcez-vous d'après cela de remonter à Adam!... Aussi ne s'en occupait-on point. Mais quand il s'agit de *tris*, de *bis*, de quadrisaïeul, c'est tout autre chose, les voisins même s'en enquirent : la famille *Fortunati*, à Pise, s'est distinguée par ses hommes de guerre, par ses savans. D'où sort la famille *Fortunati*? du docteur *Bazile*, qui vint de Milan s'établir à Pise, et par ses talens en médecine y acquit une fortune considérable et de grands honneurs, n'éprouvant qu'un chagrin au monde ; c'est que sur trois fils qu'il avait, un d'eux, nommé Lazare, n'avait reçu en partage de la nature qu'un corps robuste et une obstination que trouvaient également invincible les châtimens et les récompenses. A l'enseignement des arts et des sciences, Lazare ayant répondu *non*, son père l'envoya exercer ses forces physiques dans une de ses propriétés rurales, et ne songea qu'à l'éducation de ses deux autres fils, dont le caractère promettait merveille. Mais, hélas ! alors comme aujourd'hui, les espérances n'étaient que les déceptions dans l'avenir. Le sommeil, cette douce trêve à tous les maux de l'homme, devint le mal le plus redoutable pour les habitans de Pise. On s'endormait à toute heure, en tous lieux ; il n'était besoin ni de la lecture d'un manuscrit, ni d'un concert d'amateurs, ni d'une audience pour sentir ses paupières s'abaisser, ses membres s'engourdir ; on s'endormait par l'influence atmosphérique, et c'était pour ne plus se réveiller. Cette somnolence pestilentielle fut une belle occasion pour le docteur *Bazile* de montrer son zèle et d'augmenter sa fortune ; il fit l'un et l'autre jusque vers la fin de l'épidémie ; puis il s'endormit, et mourut à son tour : ainsi firent ses deux garçons ; tandis que leur frère, loin de la ville, ne bâillait que par ennui, et ne se

couchait que pour se relever plus dispos. Enfin les Pisans purent dormir sans mourir, et dans leur ville presque déserte on recommença à négliger la santé pour les affaires. Lazare vint se mettre en possession de son héritage, qui, s'il ne se montait pas à sept ou huit millions, comme celui de feu M. Du...., fut assez important pour que tout ce qui restait de filles à marier dans la ville lui fût offert en mariage, bien que la rusticité des manières champêtres eût achevé la déplaisance de son naturel. Je ne veux pas entendre parler de noces avant quatre ans, répondit Lazare ; et la raison de cette volonté, je ne veux pas la donner. C'en fut fini à l'instant avec toutes les prétentions : on tâcha de conserver les filles en fraîcheur et en embonpoint pendant cette olympiade, chacun sachant bien que c'eût été peine perdue que d'énumérer à Lazare les douceurs de l'hymen ou les inconvéniens du célibat, puisqu'il avait résolu d'y vivre encore. Par un de ces phénomènes de la nature, assez rares, mais bien constatés, Lazare avait pour plus proche voisin un pauvre pêcheur qui lui ressemblait de visage, de taille, de voix, de tournure, de la manière la plus extraordinaire ; l'âge était à peu près le même, si bien qu'à l'exception du caractère et de la fortune, le hasard avait voulu qu'il n'existât aucune différence entre *Gabriel* et Lazare. Ce dernier, qui vivait dans une profonde retraite, et qui ne s'était jamais soucié de personne, s'intéressa à son Sosie ; il imagina que quelque mystère cachait le secret d'une telle ressemblance, et rechercha la société de son voisin : peut-être aussi celle de sa voisine, car *Gabriel* avait une femme jeune, jolie et sage, qu'il était doux de voir de près soigner ses enfans, son ménage et son mari. Lazare, qui n'avait voulu vivre en société avec aucun de ses égaux, fit ses délices de la société du pêcheur, lequel n'était pas plus ignorant que lui, mais bien plus spirituel, et surtout



plus aimable. Non seulement Gabriel pourvoyait de poissons la maison de Lazare, mais encore il les apprêtait; car la vieille servante et le vieux serviteur du docteur, seuls êtres que la peste eût épargnés dans cette demeure, étaient à moitié aveugles. De l'état de pêcheur et de cuisinier, Gabriel passait presque chaque jour à celui de convive; et Lazare, pour dédommager *Santa* de l'absence de son mari, lui envoyait souvent de quoi se nourrir, ainsi que ses enfans. On doit croire que pendant les repas que les voisins prenaient ensemble il ne se discutait ni question académique, ni épopée, ni aucun sujet de cette espèce, si ordinairement l'objet de la conversation en Italie. Lazare était peu causeur, mais il ne se lassait point d'entendre Gabriel, qui était inépuisable sur l'art de la pêche, ses variétés, ses accidens, les joies et les tristesses qu'elle procurait. Gabriel en eut fait le *manuel* si Roret eût été à Pise..... Ce qui séduisit le plus Lazare, dans toutes ces différentes manières de se procurer des fritures et des matelottes, ce fut la description d'une pêche où, chaque bras armé d'une truelle, on poursuivait en plongeant le poisson sous l'eau; il voulut en être témoin; et après avoir déjeuné, il s'achemina avec Gabriel vers les bords de l'Arno. La chaleur était excessive: après avoir établi Lazare à l'ombre de quelques peupliers, le pêcheur se dépouilla de ses habits, prit ses filets, et plongea dans le fleuve, d'où il rapporta une quantité de poissons. Cette vue excita les désirs de Lazare, que la fraîcheur des eaux tentait déjà. Vainement Gabriel s'opposa-t-il à son dessein: Au moins, lui dit-il, n'allez que jusqu'à ce pieu que vous voyez à quelques pas de la rive; au-delà, la terre manquerait sous vos pieds. Lazare ne répondit rien; comme de coutume, son avis lui parut le seul qu'il dût suivre; et tandis que Gabriel pêchait, Lazare se noyait. Le premier mettant la tête hors de l'eau, et regar-

dant par hasard du côté où son voisin devait se laver les jambes, ne le vit plus; il se douta de son malheur, replongea, chercha long-tems, et trouva enfin le corps du pauvre entêté, qu'il ramena sur la rive sans existence. Le premier saisissement passé, Gabriel s'effraya pour lui des suites de ce malheur. Qu'un pauvre homme se noie, pensait-il, en compagnie d'un riche, il n'en sera rien; mais que le contraire arrive..... enquêtes, interrogatoires, préventions, Dieu sait quoi encore, s'ensuivront? Voilà bien ses bijoux et sa bourse..... mais qui sait combien cette belle chaîne d'or avait d'anneaux? qui sait combien de sequins étaient renfermés dans cette bourse?..... Gabriel avait une idée si exacte de la justice (je parle de la justice de Pise), que sa terreur s'accroissait à chaque instant. Il voulait rentrer chez lui d'un air simple; mais on l'avait vu sortir avec Lazare; et le tremblement de ses membres, la pâleur de sa figure parleraient malgré lui; il voulait fuir; mais sa famille abandonnée, l'activité des sbires, et enfin son innocence..... Gabriel prit une singulière décision, en considérant combien, tout mort qu'il était, Lazare lui était semblable. A qui nuirai-je, au bout du compte? se dit-il en revêtant les habits de son voisin. Le gouvernement a-t-il besoin de l'héritage de ce pauvre garçon? il n'a pas un parent..... Comment partagera-t-on ses biens?.... L'Eglise? grâce au Ciel, elle est riche à Pise. Les pauvres? avant que nos magistrats fassent passer des coffres du défunt dans leurs mains l'or que l'on y trouvera, ce ne sera plus la peine de le distribuer. Ses vieux domestiques? j'en prendrai soin plus que l'état..... Qui sait d'ailleurs si je n'ai pas plus droit que personne à ce qu'a possédé mon voisin?..... cette ressemblance!..... Son cœur semblait lui dire qu'il y avait quelque chose entre nous, quand il ne pouvait se passer d'avoir en sa compagnie un pauvre homme comme moi..... Tout en raisonnant ainsi, Gabriel



avait mis les habits de Lazare, et attachait aux bras de ce dernier les troubles dont il s'était servi; poussant ensuite de grands cris, il fit accourir un meunier qui habitait près de là : celui-ci fut chercher des secours et des hommes de loi; et il fut légalement constaté que le pêcheur Gabriel avait péri dans l'Arno, sous les yeux de Lazare, qui se reprochait amèrement d'être en quelque façon cause de sa mort, puisque c'était à sa demande qu'il avait plongé ce jour-là. Les cris de Santa et de ses petits enfans retentirent jusque dans la maison de Lazare, dont Gabriel venait de se mettre en possession; ils attendrirent si vivement la servante, qu'elle ne put s'empêcher de représenter à son feint maître qu'il était dans l'obligation de porter quelque consolation à cette famille désolée. Gabriel se fit presser pendant quelques jours, puis se présenta dans la chaumière de Santa. A sa vue, les larmes de la veuve redoublèrent; elle n'exhalait que des regrets, et pas un reproche ne s'y mêlait. Il faut que je vous parle, bonne créature, dit le pêcheur en saisissant sa femme par la main, et en l'entraînant dans une autre chambre..... Mais Santa résista; elle croyait voir son mari, elle croyait l'entendre; cette ressemblance l'inquiétait dans un tête-à-tête; et qui sait aussi ce que le défunt avait dit ou fait qui justifiait la répugnance de Santa!..... Cependant Gabriel insistant, Santa se décida à le suivre; mais pour sauve-garde de tout ce qui pouvait lui en avenir, elle prit dans ses bras un des enfans âgé de trois ans, et passa dans la chambre voisine. Tant de douleur et tant de prudence ravissaient le pêcheur : dès qu'il se trouva seul avec sa femme, il ne sut plus dissimuler; son premier embrassement fut aussi mal reçu qu'il pouvait le désirer; mais lorsque Santa eut reconnu que c'était bien son voisin qui était mort, que c'était bien son mari qu'elle revoyait, il ne fut plus question que de contenir sa joie, un peu trou-

blée cependant par la nécessité d'user de réserve; car Santa approuva de point en point la manière dont Gabriel s'était substitué comme héritier à l'état de Pise, et promit de le seconder de son mieux.

La générosité du faux Lazare envers la famille du pêcheur ne surprit personne; on savait qu'il s'était accusé d'avoir contribué à sa mort; et quand il pourvoyait aux besoins de la mère et des enfans : C'est bien le moins qu'il puisse faire, disaient les habitans de Pise..... Au bout d'un an, l'usurpateur trouva que ce n'était point assez; il alla consulter sur ses scrupules un religieux de Sainte-Catherine, tenu pour saint depuis long-tems : ce qui, disait-il, le troublait le plus, c'était l'amour qu'il ressentait pour la jeune veuve, amour qu'il finirait certainement par vouloir satisfaire, tant il était vif. «Comment, interrompit le père Angelico, vous cherchiez à séduire une femme aussi vertueuse? — Oh! c'est aux trois quarts fait.... — Est-il possible?... — Que voulez-vous, père! je la vois tous les jours.... Vous savez comme le défunt me ressemblait..... Hier, elle pensa me prendre pour lui, et..... — Il ne faut plus aller chez elle. — Tous ces enfans qui s'obstinent à m'appeler papa..... — *S'obstinent*, répéta entre ses dents le vénérable religieux; et ce mot lui rappela l'entêtement si connu de Lazare. Il frémit pour la vertu de Santa; et s'élevant au-dessus de toutes les considérations humaines, il dit à Gabriel : Vous êtes riche, elle est pauvre; vous êtes de condition civile, elle est de la classe la plus obscure; mais tous deux vous avez vos ames à sauver, et je crains beaucoup pour la vôtre, seigneur Lazare. — Je ne suis pas non plus sans inquiétude, père Angelico.... si je me mets une fois en tête... — J'en sais assez à ce sujet, seigneur Lazare; et je vous dis, et je vous prédis, que vous êtes un chrétien perdu, si vous n'épousez pas Santa au plus tôt.... m'entendez-vous?... — Songez bien que



c'est vous qui me le conseillez.... Je n'y pensais pas moi.... — Mon fils, il n'y a pas d'autre moyen pour vous.... — On va en parler dans Pise.... Je ne me suis jamais soucié des discours du monde, mais..... — Je fais mon affaire de ceci, mon cher fils. Je me charge de tout. — Vous parlerez à Santa? — A Santa, à tous..... Jamais on ne fit une plus belle action.» Et le bon père, après avoir obtenu le consentement de Santa, qui consulta tous ses parens, et se fit un peu prier, n'oublia pas de faire avantager les enfans. Gabriel signa tout sans examen; et l'on admira comme l'amour faisait des miracles : quelques dévotes attribuèrent celui qui changeait ainsi le caractère de l'entêté Pisan aux oraisons du père Angelico. Quoi qu'il en soit, les *Fortunati* descendent de Gabriel et de Santa, non du docteur Bazile de Milan, par son fils Lazare. Comment le *Lasca* est-il parvenu à savoir cette vérité? je l'ignore, mais il est mon auteur.

LA C<sup>SS</sup>E DE BRADI.

## L'Homme de Lettres d'autrefois,

ET

## LE LITTÉRATEUR D'A PRÉSENT.

Vous vouliez un homme de lettres, et voilà que vous m'en demandez deux. Le second surtout m'embarrasse, car il n'a point de physionomie qui lui appartienne; son caractère ne présente aucune de ces teintes originales faciles à représenter, parce qu'il arrive à cette époque de transition où il ne fait ni jour ni nuit; où les ouvrages d'esprit, quand ils ne portent atteinte à la morale, offrent des qualités tellement négatives que vous vous souvenez à peine de les avoir lus. Commençons par l'homme de lettres d'autrefois, que nous choisissons tout naturellement dans le grand siècle. Prenons-le dans son attitude la plus habituelle, assis à son bureau

chargé de poussière, dans une immense pièce lui servant à la fois de bibliothèque, car il lisait, prenait des notes, puis il écrivait à loisir quand il se trouvait heureusement inspiré. Ne le voyez-vous pas dans son fauteuil de cuir noir ou d'un vert bruni par le tems, et dont les clous semblent avoir été dorés. Sa grande perruque, dont vous ne me feriez pas grâce, et qui rarement fatiguait la main de l'artiste que nous nommons coiffeur, était le signe le plus caractéristique de l'homme de lettres d'alors; son vaste habit à gros boutons, car je n'ose vous le présenter en robe de chambre, de peur que vous le preniez pour un auteur romantique, et ses grosses pantoufles de buffle bien fourrées vous aideront à le reconnaître. S'il allait dans le monde, ce qu'il ne se permettait que rarement, sa vieille servante lui donnait un coup de brosse, apportait les souliers à boucles, la grande canne et le chapeau triangulaire. Vous auriez de la peine à vous imaginer qu'ainsi affublé, il pût avoir de l'esprit, du goût, et mériter le sourire de la beauté. Il est pourtant assez généralement reconnu que la recherche dans les habits n'est pas toujours preuve d'une grande supériorité d'intelligence. L'homme que j'ai choisi pour type vivait de l'existence d'une belle page qu'il venait d'écrire. Il la composait en se servant tout simplement des mots du dictionnaire, qu'il ne cherchait point, parce qu'ils lui étaient tous familiers; il les arrangeait dans cet ordre que n'exclut point le génie; il connaissait l'art précieux d'imprimer ses pensées dans la mémoire de son lecteur. Les tems sont bien changés.

A présent, je vais vous conduire par une petite porte où vous n'entreriez pas si vous aviez un peu trop d'embonpoint dans le cabinet d'un écrivain à la mode. Écrivain! cette expression vous choque, je le vois bien; elle est devenue d'une application impossible, mais je trouve la même difficulté à donner à nos modernes



auteurs le titre respectable d'hommes de lettres. Suivez-moi donc, car le groom ouvre la porte. « Monsieur est-il chez lui ? — Oui, monsieur, mais on attèle, et monsieur va sortir pour aller au bois. En effet, il est trois heures ; j'aurais dû venir à midi. — Monsieur ne se lève qu'à une heure. Je le crois bien, quand on passe toute la nuit à travailler. — Vous voulez dire au bal, » répond le petit domestique. J'entre dans une miniature de salle à manger, où on ne mange jamais ; une porte entr'ouverte nous laisse voir un très-petit salon carré rempli de fleurs, meublé avec la plus grande recherche et orné de jolis portraits de femmes. J'avais déjà parcouru un espace de dix pieds au moins, et je n'avais encore vu personne, mais tout-à-coup une porte s'ouvre, un parfum me saisit, je vois paraître un jeune homme dans la plus élégante toilette. Il me prie de m'asseoir un instant sur une des jolies chaises gothiques qui entourent ce charmant boudoir ; car le nommer cabinet serait impropre, et je ne qualifie jamais un objet sans étudier d'abord sa destination particulière. Je jette un regard furtif sur une délicieuse table en palissandre, sur laquelle étaient placées quelques revues que le couteau de nacre n'avait pas encore effleurées. Trois ou quatre rayons, car l'étendue de la pièce n'en permettait pas davantage, portaient un petit choix de chroniques et fabliaux magnifiquement reliés. Excusez-moi, mon cher, dit l'homme à la mode, je sors à l'instant pour me réunir à quelques-uns de mes confrères qui essaient des chevaux ce matin. Vous savez que, dans notre profession, il est bon de jeter un peu de poudre aux yeux. Travailler à la publication d'un roman ou de quelques écrits périodiques demande une calèche et des chevaux de main. Qui lira nos ouvrages, si nous ne paraissions comblés des dons de la fortune ? « Mais vos devanciers, lui dis-je, dont les écrits traverseront les siècles, vivaient d'une petite pension sur

l'état ou d'un modeste patrimoine. — Ce beau tems n'est plus, répond le moderne publiciste. Le mémoire annuel de mon parfumeur eût suffi pour payer toute la dépense de Molière. Peut-on vivre à présent à moins de trente mille francs ? Obligés que nous sommes de fréquenter le monde, nos dépenses sont excessives. — Je vous entends, au lieu de viser à une solide renommée, vous n'ambitionnez que des succès de salon qui vous quittent dès que la jeunesse ne les soutient plus. Que vous restera-t-il de tout cela quand vous aurez atteint la quarantaine ? » En m'écoutant, mon homme faisait entrer avec peine ses blanches mains dans une peau du chevreau le plus suave et le plus délicat. Je le saluai et marmottai en le quittant : Les gants jaunes et l'amour du luxe ont perdu notre littérature.

SOPHIE D...

## La Cravate,

DE SON ORIGINE ET DE SES DIFFÉRENTES PÉRIODES.

Le berceau des grandes conceptions humaines se perd ordinairement dans la nuit des siècles : telle est l'invention de la cravate. Cependant Horace et plusieurs auteurs nous démontrent que les Romains faisaient quelquefois usage de mentonnières appelées *fucalia*, qui servaient à garantir le cou du froid. Tous les peuples de l'antiquité avaient des colliers ou des cols qui, en servant de soutien au menton, empêchaient leur nez, suivant l'expression d'un grand poète, d'aspirer à la tombe.

Nos ancêtres, après avoir laissé longtemps leur cou exposé comme leur visage aux injures de l'air, se lassèrent peu à peu de cette nudité et se garnirent le cou, sans le serrer, d'une toile fine et empesée. Vint ensuite l'idée de ces rabats dont la



mode devint générale aux seizième et dix-septième siècles.

Depuis arrivèrent les fraises gommées, frisées, brodées et montantes jusque par dessus la tête. On renonça à cette mode sous le règne de Louis XIII; les collets montés, les guimpes, les collerettes à jour environnèrent le cou de nos pères jusqu'à l'époque où Louis XIV adopta ces immenses perruques sous lesquelles le cou et les épaules disparaissaient entièrement; c'est alors qu'on imita le monarque en plaçant au cou des rubans et des nœuds.

Vers cette époque, un régiment étranger, composé de Croates, entra en France. On remarqua dans leur uniforme un tour de cou fait de toile commune pour les soldats, et de mousseline blanche ou soie noire pour les officiers; les bouts noués et façonnés en rosette se terminaient par une petite houppe effilée en forme de gland qui pendait avec grâce sur la poitrine. On s'empessa d'imiter en partie ce nouvel ajustement, et on l'appela croate, qu'on orthographiait de cette manière : *craute*; depuis l'*u* ayant été changé en *v*, on écrivit et prononça *cravate*.

Le peuple composait cette cravate avec une bande de drap ou de toile, maintenue autour du cou avec des cordons; plus tard on remplaça ces cordons par des boutons, des agrafes ou des boucles; on leur donna alors le nom de cols. On les portait très-serrés, sans laisser dépasser aucune partie de la chemise, ce qui leur donnait tout-à-fait l'aspect d'un collier.

Après notre révolution, il fallut se décolleter, à l'exemple des Spartiates, des Grecs et des Romains. A l'époque du consulat, on passa à un excès bien op-

posé : les élégans s'enveloppaient le cou avec des pièces d'étoffes qu'ils échafaudaient jusqu'au-dessus des oreilles; le menton et la lèvre inférieure s'y trouvaient engagés.

Enfin, on revint à donner à cet ajustement une forme moins bizarre; c'est ici qu'on érigea le grand art de nouer sa cravate.

Un nouveau Lavater nous avait dévoilé l'art de distinguer le caractère d'un homme par la mise de sa cravate; mais le système de ce grand homme ne pouvait tarder à être ébranlé dans un siècle de perfectionnement et d'innovations : l'usage des cravates avec nœuds permanens vint le renverser de fond en comble. Les cols-cravates sont donc aujourd'hui en puissance de la mode. En effet rien de plus commode pour les gens pressés ou peu adroits que de trouver le nœud de leur cravate tout préparé, et de n'avoir point à tourner et retourner cinquante fois les bouts d'un morceau d'étoffe sans autre résultat que de l'avoir froissé.

Un de nos industriels, M. Fosté, rue du Faubourg-Montmartre, n° 4, a introduit dans ce genre de grandes améliorations; nos lecteurs nous sauront gré de leur signaler ses produits, dont la perfection, l'élasticité, et surtout la modicité des prix, que nous avons trouvés plus d'un tiers au-dessous de ceux qu'on paie ordinairement, ont déterminé l'Académie de l'Industrie à lui décerner une médaille.

A ce Numéro est jointe la planche 1168.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec dix gravures par mois.

Prix de la Souscription : pour un trimestre, Paris, 9 f. — Départemens, 9 f. 50 c. — Etranger, 10 f. Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, boulevard des Italiens, n. 2, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.







*Petit Courrier des Dames.*

Boulevard des Italiens N<sup>o</sup> 2<sup>1</sup> près le passage de l'Opéra

Chapeau en gros de Milan de M<sup>re</sup> Lavand-Beaudry rue Richelieu 87.

Robe en Mousseline imprimée M<sup>re</sup> Allez s<sup>re</sup> de M<sup>re</sup> Barty rue Richelieu 89.

Cançon en tulle brodée M<sup>me</sup> Sayan rue Vivienne 13.

Mess<sup>rs</sup> J. & J. Fuller N<sup>o</sup> 34 Rathbone Place London.